

spiaggia libera

Sentinelles

15.12 - 28.02.25

Marseille

Texte Exposition

Quelle est la part cachée des lieux que nous habitons ?

Qu'est-ce qui demeure en leurs murs après que nous les ayons quittés ?

Quels esprits subsistent après notre disparition ?

Ce sont ces présences que tente de sonder l'exposition Sentinelles, seconde occurrence marseillaise de la galerie spiaggia libera dans son nouvel espace. Invitant les artistes à spéculer sur le passé et la mémoire de cet endroit, elle se fait l'archive fictionnelle de la maison perchée sur les hauteurs de Malmousque. Faux souvenirs et reliques d'ancien-nes locataires se mêlent aux maquettes qui viennent se loger dans les intervalles laissés par un authentique mobilier. Créatures tapies sous le lit et êtres fantomatiques sont appelés à quitter leurs cachettes dans une entreprise de spiritisme et de désenvoûtement des lieux visant à exhumer – parfois exorciser – les traces d'existences antérieures.

Un autel aux sentinelles nous accueille, préambule à ce qui nous attend une fois passé le seuil. Il s'agit là de l'une des multiples interventions de Youri Johnson en ces murs. Potions et filtres, cartes magiques, grimoires et talismans en tous genres sont autant d'objets ayant appartenu à un ancien hôte, laissés là telle une initiation à L'Art secret de la guerre secrète. D'autres spectres habitent les lieux. Louise Belin leur rend hommage, dans la série des Augures, qui représentent autant de phénomènes immatériels, d'apparitions diverses, le plus souvent non identifiées. Une autre figure fantomatique – corps fragmenté – se diffracte dans la toile monumentale de Romana Londi, présence tutélaire surplombant l'ensemble. Une série de parchemins, reliques de la vie passée de Michele Gabriele, relate des événements advenus dans l'histoire personnelle de l'artiste, élevés au rang de fiction dès lors qu'ils sont couchés sur papier.

À l'inverse, les sculptures-monde de Loucia Carlier s'apparentent à des dioramas encapsulant une version dystopique de nos sociétés. Mi-panneaux de signalétique, mi-maquettes présentant des univers mêlant mobilier domestique et bureaucratique dans un environnement tant lunaire que souterrain, ses pièces se conçoivent comme différents espaces dans l'espace et autant d'histoires enchevêtrées. Anastasia Simonin & Kazuo Marsden imaginent pour leur part des icônes totémiques à l'effigie des flux impalpables qui font vivre les lieux. Ampoules, robinets et prises électriques sont ainsi célébrés comme autant de fluides aquatiques et électriques traversant les murs de la maison. Gaspar Willmann, quant à lui, mélange dans ses peintures ultra réalistes des objets génériques et organiques au sein de compositions dont la source est l'image numérique

découverte au cours de diverses navigations web.

Les naïades de Marilou Poncin qui peuplent discrètement l'espace, se révèlent à nous par jeux de reflets. Suggérant des postures intimes, elles se déploient dans toutes les salles d'eau de la maison, nymphes se dérochant subtilement à notre vue. Dans une même perspective, les peintures sur bois de Sol Cattino se présentent comme une série d'ex-voto retraçant des scènes inspirées de sa vie quotidienne à Marseille. Ôdes à la ville, différentes figures s'invitent dans les pièces de la maison, à la manière des pénates, ces divinités chargées de la garde du foyer. Une installation vidéo d'Antoine Donzeaud rejoue un espace clos au sein de l'une des chambres à l'étage, enserrant un portrait féminin dissimulé au cœur de lames concentriques qu'il s'agit d'entrebâiller.

Le titre de l'exposition est également porteur d'une valeur protectrice, si ce n'est belliqueuse. Les pièces d'Anna de Castro Barbosa revêtent chacune un caractère séduisant mais dangereux, pièges disséminés dans les interstices de la maison. En véritables sentinelles, elles se déploient, sinueuses, prêtes à nous assaillir. Guerrières silencieuses, elles se font les gardiennes de la mémoire du lieu. Perchée dans la vigie, une ultime figure peinte par Jack Warne observe l'ensemble, dernière habitante des murs veillant sur les autres.

Ce territoire à la fois domestique, intime et ouvert sur l'extérieur – maison ni réellement habitée ni complètement abandonnée – ouvre ainsi une réflexion sur l'architecture affective, la manière dont nous habitons les lieux et sommes parfois habités par eux. À travers cette exposition, il s'agit de faire table rase du passé pour acter la destination nouvelle de cet espace converti en galerie et désormais prêt à accueillir de nouveaux esprits.

– Camille Velluet

Les Artistes

Loucia Carlier (FR)



Loucia Carlier est une artiste et éditrice française, née en 1992 à Paris.

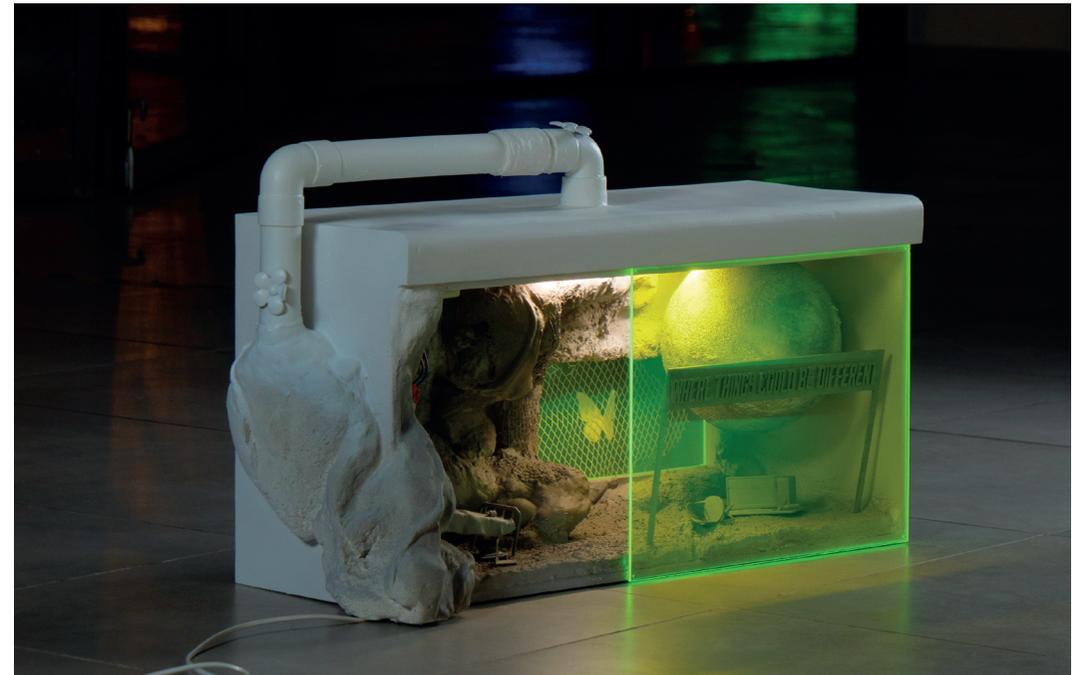
Elle est diplômée de l'École Cantonale d'art de Lausanne, lauréate de la bourse révélation Émerige en 2020 et actuellement en résidence à la Cité Internationale des Arts à Paris.

Le travail de Loucia Carlier trouve son point d'encrage dans l'univers de la science fiction, des pratiques écoféministes, de la collapsologie et dans son quotidien. Des images, des symboles, des objets, des textes se retrouvent assemblés par gaufrage, impressions et modelage à la surface de ses œuvres, entre sculpture et peinture. Ces assemblages forment des paysages hybrides d'une humanité en cours de réorganisation. Un réseau d'images archétypales et d'éléments organiques viennent boursouffler et travailler de l'intérieur chacune de ses pièces; s'ouvre alors, par percées, la possibilité d'une cosmologie subjective, relative et résiliante.

Son travail raconte les angoisses sous-jacentes d'une génération née dans les années 90. Des parties de corps, des grottes, des architectures mêlés à une imagerie médicale, ufologique ou encore psychédélique, se retrouvent imprimés et sculptés à la surface de ses pièces. L'interdépendance du corps à son environnement n'est pas des plus réjouissantes à l'ère du capitalisme, du patriarcat et de la crise écologique, parfois réhaussées de maquillage, ses œuvres sont comme une seconde peau : réactive aux agressions extérieures et aux inflammations intérieures que l'on s'acharne tant bien que mal à camoufler. Son travail fait régulièrement l'objet d'expositions personnelles et collectives (Le nouveau Printemps de Toulouse, CAC Brétigny, Salon de Montrouge, Villa Belleville, Art:Concept, Forde, Centre d'art

Artworks

Results, 2023, Bois, plâtre, polystyrène, résine, plexiglas, pvc, led. /
Where things could be different, 2023, Bois, plâtre, polystyrène, résine, impressions
3D, toile de jute, papier mâché, plexiglas, led.



Louise Belin (FR)



Naviguant dans l'écosystème complexe d'Internet, Louise Belin aborde les thèmes de la déformation, de l'oubli et de la disparition dans le contexte d'un monde numérique hypermnésique et saturé.

Les signaux faibles glanés et les images pauvres sont le point de départ d'investigations sérielles sur le motif et d'enquêtes assistées par algorithme.

En exhumant ces vestiges, l'artiste cherche à dévoiler une partie de l'inconscient collectif, avec ses angoisses, ses doutes et ses fascinations.

« La pratique de Louise Belin se construit en regard de l'image numérique et de ses modes d'existence.

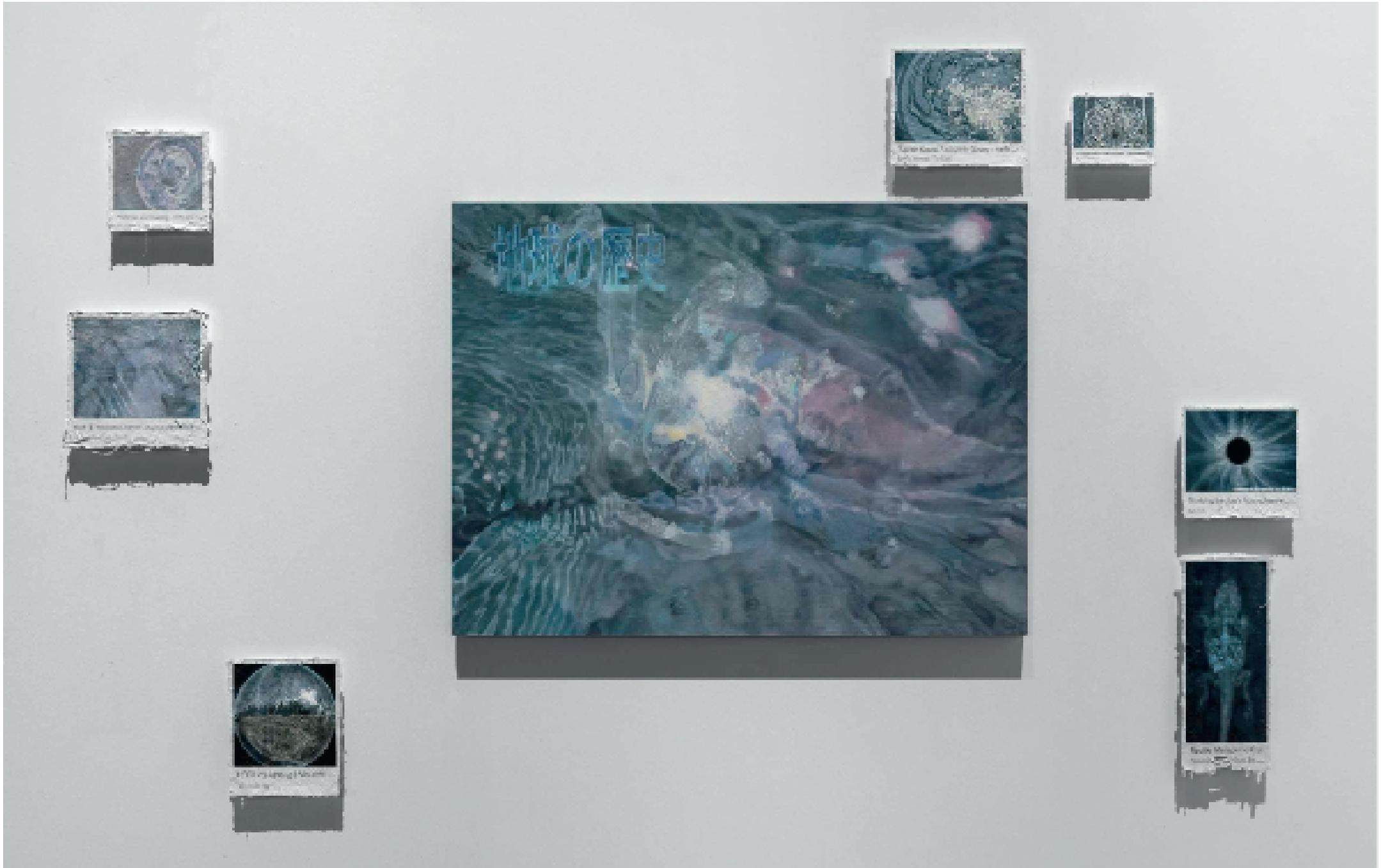
Derrière la surproduction et la surconsommation d'images il y a la réalité du vide et de ce qu'elle-même nomme les ruines du virtuel, ces images fatiguées par le voyage numérique qui n'existent plus en tant que sujet d'attention mais subsistent en tant qu'objet dans leur matérialité essentielle. La peintre cherche à les révéler comme un archéologue le ferait en constituant un atlas entre mémoire virtuelle et psychique qu'elle inscrit elle-même dans le projet plus ambitieux d'écologie des images ébauché par Susan Sontag.

Pour collecter ces images pauvres, Louise Belin répète toujours le même processus : une dérive sur le net de liens en liens par association d'images similaires jusqu'au moment critique où l'algorithme s'épuise. Peindre ces images lui permet de créer un nouveau type d'attention autour d'elles, de ralentir leurs réceptions. Les formats sont variables mais la plupart restent petits pour souligner la fragilité de la ruine. Ce moment précieux de déliquescence avant la disparation.»

-Élisa Farran

Artworks

Vue d'exposition, 100% l'EXPO, Grande Halle de la Villette, 2024.



Anna De Castro Barbosa (FR)



Anna de Castro Barbosa est née en 1995 à Montpellier. Elle vit et travaille à Paris. Après des études d'histoire de l'art, puis de muséologie à la Sorbonne, Anna entre aux Beaux-Arts de Paris dont elle est diplômée en 2024. Elle est lauréate de la bourse Diptyque, de la bourse Bredin-Prat et du Prix Dauphine pour l'art contemporain.

Anna investit sa pratique plastique dans le champ de la sculpture et de l'installation dans une recherche de mise en forme de tensions relationnelles. Elle donne à expérimenter objets, environnements multisensoriels impliquant images haptiques, odeurs, sensualités. Il y est question de raconter, rechercher, provoquer des relations par le biais de l'inquiétude, de l'étrangeté, impliquant des rapports de séduction, d'attraction et de répulsion. Elle se met en travail dans l'espace précis avant le contact pour comprendre comment il peut opérer, faisant d'objets, de montages, de systèmes, des espaces de gestation.

Puissant dans les imaginaires et imageries du cinéma d'horreur, de la botanique, de la médecine, de l'entomologie, de l'archéologie, Anna de Castro Barbosa pense une matière mouvante où se tressent des rapports au monde. Les matières vivantes habitent son travail, autant d'habitants que de possibles avènements de ces formes avec lesquelles l'étrangeté subsiste toujours, explorant le potentiel de métamorphose latent en toute chose, inanimée ou vivante. D'environnements complets à l'objet minuscule, il en est de malaise à la coexistence, de tentatives en stratégies et bricolages pour comprendre où se situe la rencontre, comment rendre le contact possible, quelle réaction : de l'allergie, du dégoût, de l'érotique, de l'affection.

-Élisa Farran

Artworks

Speculum XI, 2024, *Inox, verre*, 37 x 6 cm. /
Shhhhhh VII, 2024, Oreiller, coton, polyester, bois, huile de poisson, gélules
d'Oméga 3, verre, pigment, inox, Odeur de propre.



Sol Cattino (FR)



Sol Cattino, artiste originaire de Marseille, réside et crée au sein de l'effervescence méditerranéenne de cette cité.

Supermarché, vernissage, les amoureux, Marseille-Athènes, les fleurs... Les titres des peintures de Sol Cattino (diplômée en 2020 de l'École des Beaux-Arts de Marseille) ne trompent pas et livrent des informations sur l'origine des scènes représentés autant qu'elles amorcent d'immédiates narrations.

A travers une variété de formats (grande toile enchâssées, livres, en forme de coeur ou tendance miniatures) et l'utilisation principalement de la peinture à l'huile, l'artiste parcourt les grandes catégories de l'histoire de l'art : scène de genre, portrait(s), natures mortes, avec une fluidité décomplexée. Cette diversité de sujets réponds à la variété de sa palette qui s'associe à une touche dynamique, parfois mouvementée aux relais expressionnistes prononcés.

Procédant à des allers-retours constants entre l'extérieur et ce qui le compose, amies, fêtes, natures et l'intérieur de son atelier, les peintures de Sol Cattino sont de précieuses icônes de notre temps présent.

Artworks

Le baiser, 2024, 18x25 cm, peinture à l'huile et poudre de marbre sur bois.



Antoine Donzeaud (FR)



Antoine Donzeaud est un artiste visuel basé à Paris. Le travail d'Antoine Donzeaud agit par propagation. Il est lié à l'architecture dans la verticalité des formats, la référence au cadre, à la structure de construction comme dans l'horizontalité du déplacement, de la promenade, de l'errance. Dans la forme, le minimalisme rencontre l'empreinte urbaine de l'affichage publicitaire et du graffiti. Ce rapport à l'architecture est vaste, il s'inspire des séries photographiques de maisons abandonnées de John Divola et des découpages gigantesques de Gordon Matta-Clark.

Il est aussi contradictoire car lié autant à l'édifice qu'à sa déconstruction. Mais surtout il est intime, il est né d'une obsession, d'une fascination de l'artiste pour un méta-langage digital et urbain, une envie de raconter les histoires de ceux qui l'habitent.

Son travail a notamment été exposé à la Fondation Louis Vuitton, Paris ; Fondation Ricard, Paris ; Villa Arson, Nice ; Nirox Foundation, Johannesburg ; Rupert, Vilnius ; Ceysson & Bénétière, Paris ; Valentin, Paris ; Ashes/Ashes, Los Angeles & NYC ; Nicodim, Bucharest ; MonChéri, Bruxelles.

Il est le fondateur et le directeur de la galerie Exo Exo à Paris.

Artworks

Ordinary Objects for Common Use (unplugged 1 - Film center), 2021
Impression par sérigraphie sur bâche, polyéthylène, peinture en bombe, acrylique,
bois. 110 x 60 cm.



Michele Gabriele (IT)



Michele Gabriele (iels) (Fondi, LT, Italie) est un artiste actuellement résidant à Milan et diplômé de l'Accademia di belle arti di Brera.

Son parcours académique inclut un Master en Arts Visuels de l'Académie des Beaux-Arts de Brera à Milan, ainsi qu'une période d'études à l'Université Paris 8. Gabriele est surtout reconnu pour ses sculptures, ses peintures et ses performances qui interrogent de manière irrévérencieuse et personnelle les enjeux du monde post-numérique contemporain.

Son travail aborde le contraste entre les mondes numérique et matériel, explorant le sentiment d'inadéquation engendré par des visions progressistes d'un avenir éco-durable face à la désillusion de leur réalisation concrète. L'œuvre de Gabriele est profondément ancrée dans l'exploration des distances entre représentation et matérialité, ainsi que des divergences entre espace et temps relatives à l'observateur.

Le travail de Michele Gabriele explore la distance entre l'observateur et l'œuvre d'art dans une quête constante d'équilibre entre représentation et matérialité, espace et temps, un passé obsolète et un avenir dystopique. Fasciné par le concept de distance, Michele Gabriele s'intéresse à une forme de « timelessness » qui se développe avec un regard porté de loin. Cela offre au spectateur la possibilité de vivre et de développer une relation critique et réciproque avec l'œuvre d'art elle-même, avec les autres et avec le monde.

Il a récemment participé aux expositions suivantes: MiArt w/ Ashes/Ashes, (Solo Booth), Milan, IT (2024); Kin at Spirit Vessel, Espinavessa, ES (2024); Odyssea - Acte II : Le sel de la terre, Spiaggia Libera, Paris, FR (2024), Odyssea - Acte I : Le chant des sirènes, Spiaggia Libera, Marseille, FR (2024); To Romanticize with Indecision, at Cassina Project, Milan, IT (2024); ENTER, Institute of Contemporary Art at Maine College of Art and Design, Portland, Maine US (2024); Walking Our Distance, MeetFactory, Prague,

Artworks

Estremi per un paesaggio disonesto, 2022

Acrylic, pastels, charcoal, pigments, and UV print on canvas
120 x 90 cm.



Youri Johnson (FR)



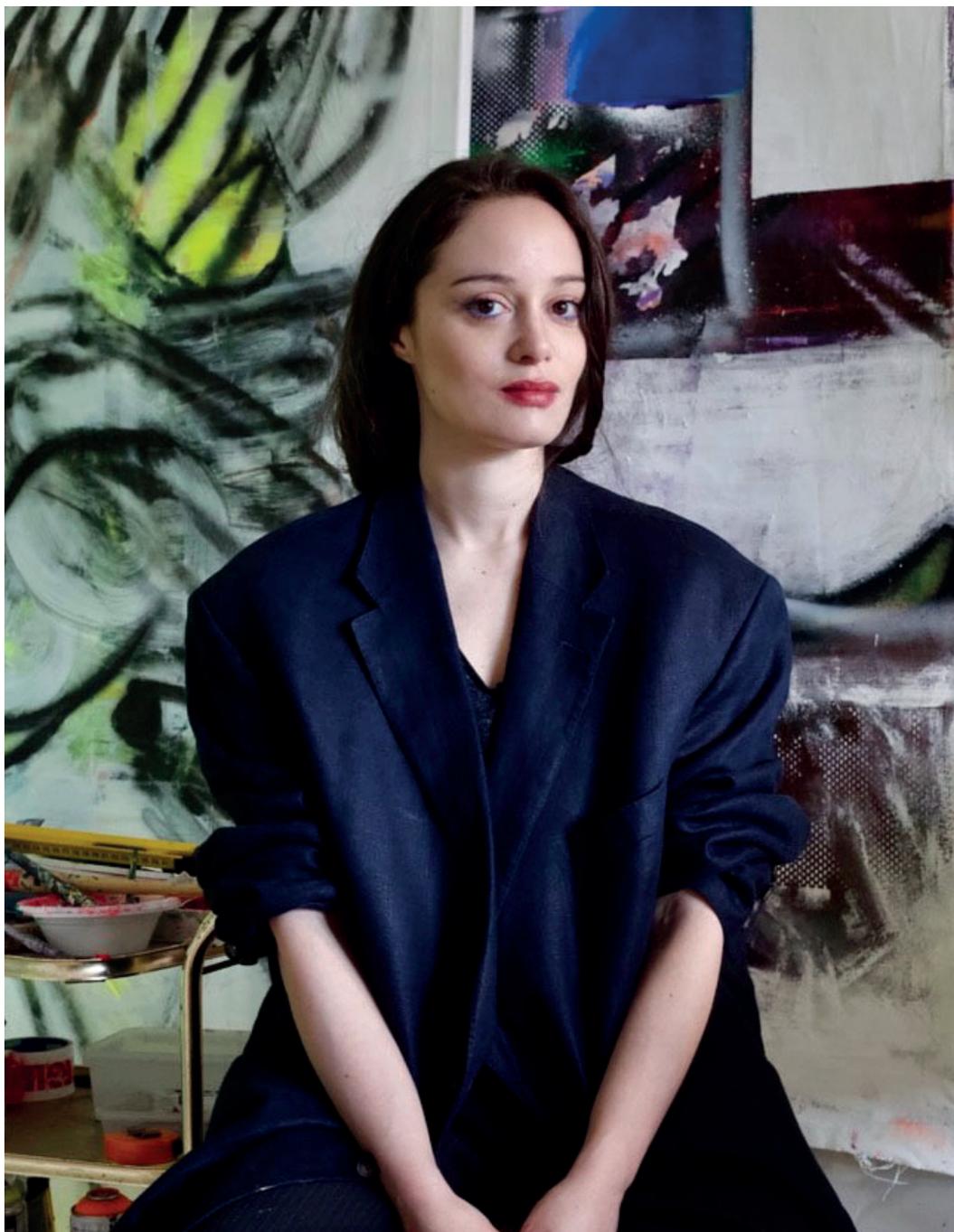
Youri Johnson est une fiction productrice de fictions. Son existence est faite de poèmes, de textes théoriques, d'objets étranges et de choses plus obscures. Le tout forme une œuvre intitulée *L'art secret de la guerre secrète*, dont des fragments ont été lus, publiés et montrés dans le cadre de plusieurs expositions dont *A single Violet Transplant* (Palais des Beaux-Arts, Paris, 2022) *A few tricks up... ep.2* (Treize, Paris, 2022), *C'était mieux avant*, (Palais de Tokyo, Paris, 2022), *Eolith* (Montréal, 2022), *Diamants Rouillés* (Le point Commun, Annecy, 2021) et *Cold Prey* (New York, 2019). La revue en ligne *Figure Figure* lui a consacré son numéro d'Août 2020, sous la forme d'un entretien fleuve mené par Lou Ferrand. En avril 2021, un petit livre intitulé *Mycelium* a par ailleurs été publié (le murmure éditeur), tandis que d'autres textes s'apprêtent à l'être.

Artworks

Autel des Sentinelles, 2024, Élément en métal rouillé, étain, image d'ange, ampoule, épines d'acacia, étagère en céramique, potions diverses.



Romana Londi (IT)



Romana Londi est une artiste italo-irlandaise basée à Rome, connue pour son approche novatrice de la peinture qui allie abstraction gestuelle et expérimentation matérielle. Depuis son diplôme obtenu à Central Saint Martins en 2009, Londi a développé une pratique distinctive qui explore l'interaction entre la vulnérabilité humaine, la transformation et le rôle évolutif du corps dans un monde de plus en plus technologique.

Les premières œuvres de Londi incluent la série recto-verso Happenstance, où les peintures sont réalisées simultanément sur les deux faces de toiles non apprêtées, ainsi que la série de changements de couleur Sentient, Blushing (Pink as Fuck), et Jetlag. En utilisant des médiums photochromiques sensibles à la lumière qui réagissent à la lumière et aux ombres changeantes, les œuvres de Londi transcendent la simple représentation, incarnant une "sensibilité vivante" dynamique qui reflète la fluidité et l'instabilité de l'existence contemporaine. Ces œuvres sensibles dialoguent avec le nouveau matérialisme et l'immédiateté de la vie, où la présence et l'absence sont en flux constant.

Sa dernière série, Jetlag, débutée en 2018, constitue une réflexion sur "La Grande Accélération", une exploration conceptuelle de la désynchronisation des rythmes biologiques dans un monde dominé par les technologies numériques. Les peintures de Londi sont à la fois poétiques et critiques, explorant les intersections entre le monde naturel, la forme humaine et les systèmes mécanisés. et dans des états de métamorphose.

Artworks

Who Real, 2024, Peinture sur toile, film photochromatique. 220 x 190 cm.



Marilou Poncin (FR)



Marilou Poncin vit et travaille à Paris.

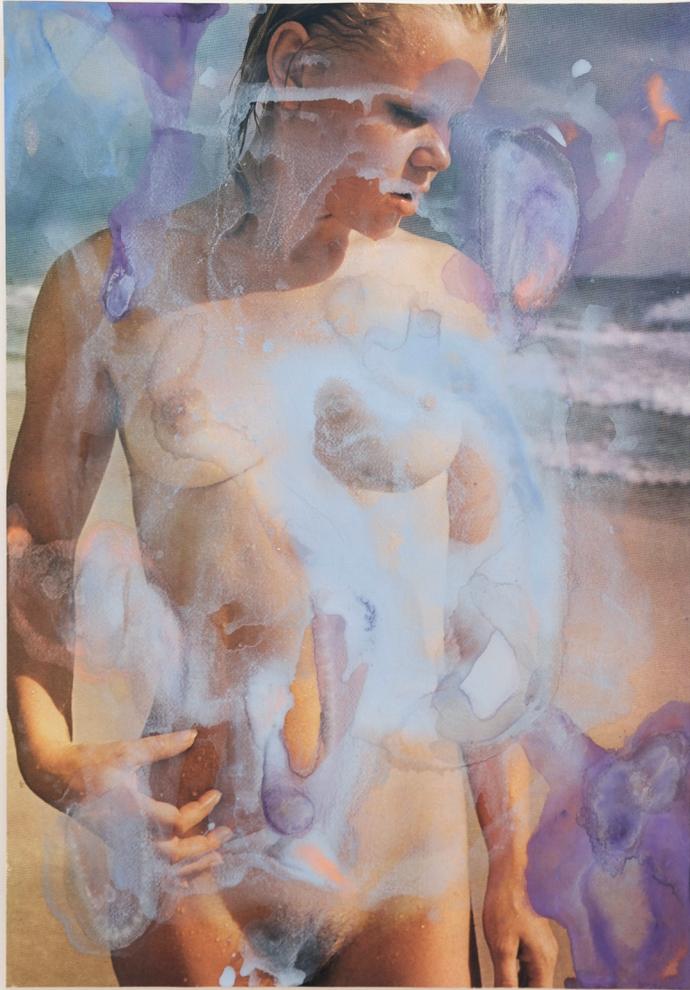
Artiste plasticienne, elle étudie aux Beaux Arts de Lyon, à la Gerrit Rietveld Academie à Amsterdam et à l'ENSAD Paris.

Son travail explore nos fantasmes dans leur rencontre avec les nouvelles technologies. Ses travaux mettent en scène des camgirls, des avatars, des love dolls et des influenceuses : ces personnages principalement féminins qui peuplent l'imaginaire digital. Chacun des mondes fantasmagoriques qu'elle explore dévoile nos rapports individuels et collectifs aux sociétés dans lesquelles nous vivons, entre goûts, désirs, manques et préjugés.

Manipulant autant l'installation vidéo que la photographie, la peinture ou la céramique, ses œuvres croisent plusieurs formats et médiums. Entre agrandissement et accumulation d'images, l'artiste réduit la distance entre ses sujets et les spectateurs, leur proposant ainsi une expérience tactile des images et des corps.

Artworks

Erotique body experience n°3, 2023, pastel, gras et encre sur impression photo sur papier, aquarelle Arches. 60 x 40 cm.



Anastasia Simonin & Kazuo Marsden (FR)



« Nous souhaitons provoquer des réactions : une démangeaison tactile, une envie de sentir, de presser, de s'asseoir et de se frotter. Nous cherchons, à l'aide d'astuces et de ruses, des moyens de convier les regarder-euses à s'insérer dans notre univers parsemé de récits de relations interspécifiques et géologiques. Nous sommes mus par la volonté de créer de nouvelles histoires où les choses et les êtres interfèrent entre elleux sans cesse.

Par des jeux d'analogies, nous explorons de bizarres mutations entre objets, végétaux, animaux, minéraux et autres éléments composants notre environnement. Nous rêvons que la lune a eu une poussée d'acnée, que nous sommes dans le corps d'une abeille qui se love dans une orchidée, que nos enfants sont des larves de béton, que des légumes envahissent nos espaces de vie en s'infiltrant par les conduits. Ces visions nous aident à élargir nos points de vues où l'agentivité y est magnifiée.

Le trouble s'invite dans notre manière de travailler par le fait même de notre collaboration faite de compromis et d'incertitudes à partir d'un dialogue constant entre nos deux voix. C'est par la taille du bois, de la pierre, le moulage et le modelage que nous imaginons nos sculptures en testant différentes matières et sensations. Les oeuvres que nous créons allient artisanat, sculpture et image.

C'est par la fiction que nous essayons de sortir d'un regard anthropocentré et d'imaginer une continuité de la vie sur terre vouée à un changement constant. C'est aussi un moyen de penser la vie d'aujourd'hui et de s'interroger sur comment penser un futur condamné. Ce fatalisme se transforme alors en une manière de célébrer la vie.»

Artworks

Er Love is in the air, série Champ du désir, 2024, Bois noyer, étain, 20 x 12 x 3 cm./

Edging, 2024, Bois, caoutchouc, silicone.

Bois, caoutchouc, silicone, 27 x 26 x 40 cm.



Gaspar Willmann (FR)



Gaspar Willmann (1995, Paris) est diplômé de l'ENSBA Lyon. Il vit et travaille à Paris mais a grandi à Royan, en Charente-Maritime.

C'est à travers une pratique de la peinture et de la vidéo, partageant une attention commune au montage et au détournement, que Gaspar Willmann met en évidence nos rapports de consommation aux images, leur processus de circulation ainsi que leur charge affective et collective.

Gaspar a notamment été résident à la Cité Internationale des Arts (Paris, 2020), à la Sigg Art Foundation (Le Castellet, 2021), à la Villa Belleville (Paris, 2022), à Artagon (Pantin, 2023), ou encore à Yishu8 (Pékin, 2024).

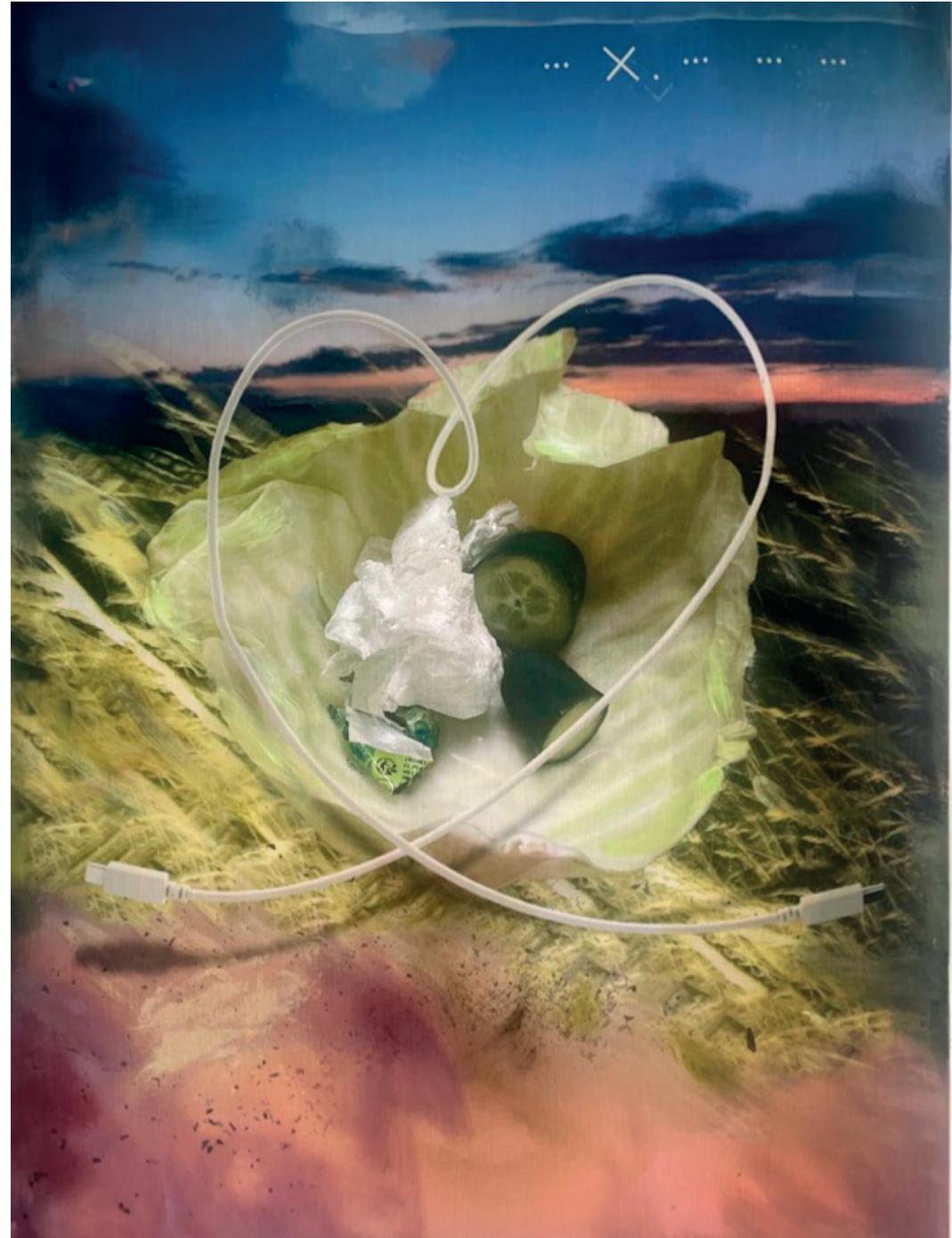
Précédemment Lauréat du prix de Paris (Lyon, 2019) et du prix Roger Pailhas (Marseille, 2021), il est en 2022 un des finalistes du Prix des amis du Palais de Tokyo. L'année suivante, il remporte l'appel à projet de la Cité Internationale de la tapisserie d'Aubusson et produit une oeuvre qui est acquise par la collection. En 2024, son travail est entré dans les collections du FRAC Pays-de-la-Loire et du FRAC Bretagne. Cette même année, son travail est récompensé par The Salomon Foundation Residency Award qui lui permettra de résider à New-York en 2026.

Le travail de Gaspar a dernièrement été présenté au Frac des pays de la Loire (Nantes, 2023), chez Meessen-Declerq (Bruxelles, 2023) à Liste (Basel, 2022) ou encore au Salon de Montrouge (Montrouge, 2021). Ses dernières recherches et productions étaient l'objet de sa 3ème exposition personnelle chez Exo Exo (Paris) en Octobre 2024.

Artworks

JUMAP (techno fomo), 2024

Impression jet d'encre, huile sur toile, 123 x 83 cm. / JUMAP (ce chargeur que tu ne m'as jamais rendu), 2024, Impression jet d'encre, huile sur toile, 123 x 83 cm.



Jack Warne (UK)



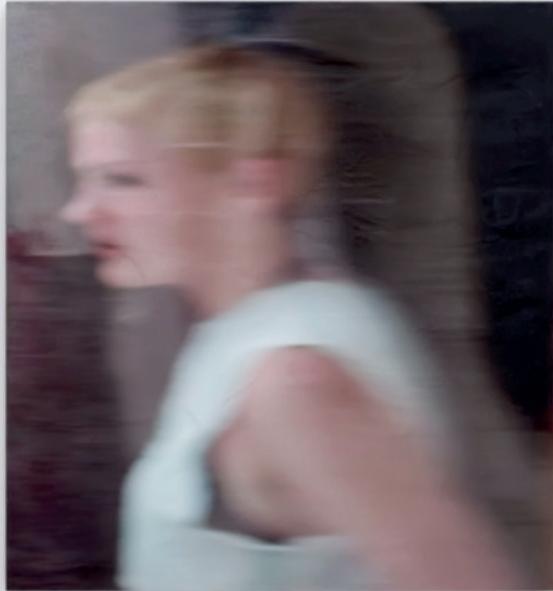
La pratique multimédia de Jack Warne se situe entre l'art, l'animation, la sculpture, la musique et la performance. L'abstraction picturale luxuriante de ses composites numériques, ses animations frénétiques de réalité augmentée et ses paysages sonores denses offrent différents points d'entrée à son public.

À une époque où l'intelligence artificielle et les technologies de surveillance sont à la fois source de véritable changement et de paranoïa populaire, Warne est fasciné par les imperfections et les erreurs de la vision rendue par ordinateur. Dans ses œuvres, les simulations numériques conçues pour reproduire le réel sont détournées de leur fonction première car l'artiste vient déconstruire, coller et manipuler l'image photographique source. Des compositions viscérales naissent dans lesquelles il est possible de distinguer des objets du réel.

Ces scènes en demi-teinte, où la lumière joue contre la forme, font écho aux peintres impressionnistes du siècle dernier. Cependant, les effets évoqués par Warne sont plus proches de notre époque, et plus particulièrement de son histoire. Atteint d'une maladie héréditaire de la cornée appelée dystrophie cornéenne de Thiele Behnke, il a perdu la vue à l'âge de quatre ans. Son hypersensibilité à la lumière l'a contraint à passer de longues périodes dans l'obscurité totale, privé d'un de ses sens. Si vous fermez les yeux à moitié, vous entrez dans le monde scintillant de Jack Warne, vous aurez un aperçu de son monde.

Artworks

Shasa Eerps Into Teh Mirror , 2024, Impression UV sur matériel composite, filtre à réalité augmentée, 80 x 75 cm.



spiaggia libera
56 rue du Vertbois 75003 Paris